

Pierre Manent, *Montaigne, la vie sans loi*, Flammarion, 2014, 370 pages, 22 €

Ivan P. Kamenarovi?

DANS **ÉTUDES 2014/6 juin**, PAGES XVIII À XVIII
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4206.0121r

Date de mise en ligne : 28/05/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2014-6-page-XVIII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LITTÉRATURE

Robert Olmstead

Le voyage *Robey Childs*

Traduit de l'américain par
François Happe. Gallmeister,
2014, 230 pages, 23,10 €.

À 14 ans, on n'est pas bien grand encore. Surtout dans le vaste continent américain, qui plus est durant la douloureuse époque de la guerre de Sécession. Mais à 14 ans, on apprend vite, on découvre avec effarement la cruauté des hommes, l'aveuglement des adultes, l'implacable rudesse de l'existence. Poussé par sa mère, Robey Childs part à la recherche de son père engagé dans l'armée régulière. Commence alors la découverte des grands espaces, une chevauchée allègre, notamment grâce au superbe cheval noir qu'on a confié au jeune fils. Mais le voyage initiatique ne tarde pas à s'assombrir. Sur la route, les rencontres, étranges ou bouleversantes, le modèlent petit à petit. Et le champ de bataille est une leçon terrible: « Il décréta, à partir de ce jour et à tout jamais, que seul un Dieu sans cœur pouvait laisser un tel désespoir frapper la terre, ou un Dieu trop fatigué pour faire tout le travail qu'on attendait de lui. » Robert Olmstead ne nous épargne rien, et son écriture sans faiblesse fait de cette quête une épreuve à vif, presque un supplice qui met à mort tout espoir. L'enfant pourtant, ne perd pas la tête, observe, feint, et traverse, non sans cicatrice. Tel ce vieil homme croisé au

milieu des cadavres: « Lui aussi, avait été innocent. Lui aussi, il avait cru. » La bataille de Gettysburg (1863) constitue le cadre de ce massacre fratricide, mais c'est la nature humaine universelle qui est au cœur du livre. Et cet adolescent qui grandit trop vite. Et qui veut, malgré tout, vivre: « Il serait important d'oublier tout ce qu'il avait appris de ce qu'il y avait à savoir sur la guerre. » Est-ce possible?

■ Christophe Henning

Valentine Goby

La fille surexposée

Alma Édition, 2014,
127 pages, 17 €.

L'élément déclencheur du roman: un tableau aperçu dans une galerie à Rabat. Une énigme pour la romancière, et bientôt pour le lecteur qui le découvre en couverture du livre. Pourquoi Miloudi Nouiga a-t-il ainsi saccagé de traits de peinture la photo d'une jeune prostituée mauresque? S'agit-il d'un geste de censure ou de révolte, ou d'une autre nature? En une démarche qui lui est propre, Valentine Goby remonte le temps, invente le hors-champ de l'image et son voyage dans les regards et mains de différents personnages. La Française qui trouve la photo en 2011, l'artiste qui fait exploser sur elle ses couleurs, les militaires qui l'achètent (elle est devenue une carte postale vendeuse de rêves), le photographe qui a pris l'instantané en 1924. Ainsi va *la fille surexposée* (un très beau titre dont l'adjectif suggère l'aveugle-

ment d'une lumière trop crue), traversant l'Histoire du Maroc (du colonialisme à l'intégrisme musulman), suscitant interprétations et réflexions sur l'image, ses silences et ses mensonges, les vérités qu'elle dévoile. Le livre n'en est pas moins un roman à l'écriture sèche ou fiévreuse (écrire, dit l'auteure, se situe à la limite de la transe), doté d'un suspense qui s'installe dès les premières pages, relancé par une succession de tours de vis autour de ce corps violenté et interrogé, avant que ne s'explique le geste du peintre Miloudi Nouiga, dont le plus grand ennemi est l'oubli. Tout comme il est celui de V. Goby. D'où le choc de sa rencontre avec cette peinture. D'où la quête qu'elle poursuit de roman en roman, à travers ce dernier texte si troublant et captivant.

■ Marie Goudot

Philippe Delerm
*Elle marchait
sur un fil*

Seuil, 2014, 214 pages, 17 €.

La vie est plus fragile que le théâtre des apparences. Marie, 55 ans, protagoniste du dernier roman de Philippe Delerm, semble bien se ressaisir après la séparation avec son compagnon. Elle garde leur appartement à Paris et leur maison près de Saint-Brieuc, sympathise avec la galeriste de ce village, voit régulièrement son fils Étienne et sa petite-fille Léa. L'écrivain dont elle est l'attachée de presse va publier à la rentrée un roman adulé par la critique. Surtout, de jeunes comédiens

acceptent avec enthousiasme qu'elle écrive pour eux un spectacle de théâtre. Marie brise ce chétif équilibre en surinvestissant son temps et son énergie pour la préparation du spectacle, nommé comme par hasard *Le Fil*. Croyant à tort que « sa vie est faite », elle tente de réaliser ce qu'elle n'avait pu effectuer avec son fils. Très encouragé par sa mère, il était entré au Conservatoire, et elle espérait pour lui une brillante carrière de comédien... Philippe Delerm dessine à l'imparfait les pas de funambule de Marie. Empruntant son regard, il la laisse évoluer dans une atmosphère sobre, aérienne, colorée par quelques bonheurs de la vie, tels les moments partagés avec la famille de son fils: « On entendait d'autres voix qui ricochaient sur l'eau, d'autres façons voisines de célébrer l'été. Dans leur silence ils se sentaient ensemble. Ne plus bouger. [...] Combien de temps? Ils n'avaient pas de montre. Leurs téléphones portables étaient restés à la maison. » L'auteur du *Bonheur* dépeint aussi quelques tristesses, comme l'atmosphère d'une maison de retraite, « cette alliance de chambre désertique et de promiscuité fétide, ce faux entrain bien trop brutal et familier des infirmières ». Un récit en aquarelle, doux et mélancolique à la fois.

■ Solange Pinilla

Stéphane Velut
Festival

Verticales, 2014, 172 pages, 16,5 €.

Après une parabole glaciale sur la montée du totalitarisme, le second

roman de Stéphane Velut était attendu avec un mélange de curiosité et d'appréhension. Comment dépasser l'insoutenable tension de *Cadence* dont la prose rythmée conduisait le lecteur vers une horreur absolue? Avec *Festival*, un autre sujet, un autre style, Stéphane Velut ne déçoit pas, mais intrigue... En exergue, de Céline: « Les riches n'ont pas besoin de tuer eux-mêmes pour bouffer. » Nous voilà prévenus, les personnages empruntent plus au grotesque qu'au raffinement des beaux quartiers, et le style délibérément choisi, plus au parler cru des faubourgs qu'à la langue de Molière. Et pourtant, passées les premières impressions déstabilisantes, on se prend à s'intéresser à ces personnages gouailleurs, à leurs comportements décrits dans un style aussi heurté que leurs survêtements délavés et leurs lunettes irisées. Autour d'eux, c'est le Festival de Cannes dont les acteurs les font rêver, mais au lieu d'être sur la Croisette, nous sommes au camping déserté de la Muette... Et, pour réaliser leur casse, les trois héros partent sur un scooter malade avec une remorque pourrie. On devine déjà qu'on ne part pas pour le casse du siècle... L'expédition se terminera pour l'une à l'hôpital, pour l'autre en suicide, et pour le dernier en ultime défi: pendant que les stars se préparent à monter le tapis rouge, le héros de Stéphane Velut s'apprête à leur damer le pion, dans une explosion finale... Avec un style fort ou tremblé, mêlant audace et retenue, le romancier porte sur ses personnages un regard tendrement ironique autant que séduit par la vie brute et obstinée qui se

dégage de ces vies minuscules, de ces rêves aussi triviaux qu'épiques. Ce sont ces petits éclats de vie qui nous tiennent en haleine jusqu'au bout du roman, même si nous savons dès les premières pages que ça va mal finir. Et c'est en cela que la tentative de Stéphane Velut nous atteint, nous touche et peut-être nous blesse.

■ François Longchamp

Alaa El Aswany

Automobile Club d'Égypte

Roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier. Actes Sud
2014, 540 pages, 23,80 €.

Au moment où l'Égypte peine à trouver la voie d'un développement harmonieux par la démocratie, ce roman historique du grand écrivain du Caire met en lumière le contraste entre les valeurs humanistes et les perversités de la corruption, dans un foisonnement d'images et d'idées. À la fin des années quarante, la collusion du colonialisme britannique et de la monarchie discréditée se manifeste à l'Automobile Club, dont la gestion est assurée par la poigne de fer de Kwo, chambellan du roi qui terrorise les nombreux domestiques par des châtiments corporels, sous la houlette de James Wrights, directeur anglais prêt aux pires compromissions pour conforter son pouvoir. Contraint de quitter la Haute-Égypte par la ruine, Abdelaziz doit se résigner à un emploi dans cette ambiance sinistre pour faire vivre sa famille. Sa mort sous les coups suscite l'indignation

mais ne parvient pas à rompre la chaîne d'une servitude volontaire. La dignité de son épouse incite ses fils et sa fille à affronter leur destin avec détermination pour sortir de la précarité. Interrogations et certitudes s'entremêlent au cours de péripéties qui explorent la complexité des sentiments de la société, de l'égoïsme forcené à la solidarité exemplaire, de l'exacerbation de la sexualité à l'amour authentique, de la quête de l'éducation à la consolation de la prière. Le romancier tisse les fils d'un complot qui annonce bien des bouleversements et permet d'espérer un avenir meilleur.

■ Jean Duporté

Raoul Mille

Mi dolce amore

Albin Michel, 2014,
203 pages, 17 €.

Cette œuvre de fiction psychologique, tissée de fragments historiques, entremêle le génie militaire du conquérant de la campagne d'Italie et la fulgurance de son amour en proie à la jalousie. De l'amourette sentimentale avec la pure Désirée Clary à la rencontre dans les salons de Mme Tallien de la brûlante Joséphine experte en sensualité, Bonaparte, auréolé de la prise de Toulon aux Anglais, se fait connaître du monde politique par la répression de l'émeute du 13 vendémiaire. Ensorcelé par la veuve d'un aristocrate, le protégé de Barras devient son amant, puis son mari, propulsé à la tête d'une armée capable de faire de grandes choses au nom de la liberté. Le jeune géné-

ral courageux se conduit en « grenadier de la République » au milieu de ses soldats sur le pont de Lodi et caracole du Piémont à Milan où la princesse Visconti cherche en vain à le séduire. Il ne songe qu'à offrir ses victoires à sa bien-aimée comme preuves d'amour, mais commence à douter de sa fidélité, en raison de la rareté de ses lettres et de l'ambiance de débauche du Directoire. Perturbé par des nouvelles contradictoires concernant son épouse, Bonaparte envoie à Paris un homme éclairé et discret, pour recueillir des renseignements précis. La certitude d'une infidélité avec un lieutenant des hussards l'incite à exiger sa venue à Milan. Il oublie les révélations de son espion et sèche les larmes avec des baisers. La saveur de sucre et de soleil de cette femme des îles le fait cheminer de la mendicité amoureuse à la volupté. La guerre avec les Autrichiens reprend autour du lac de Garde et le général livre la plus meurtrière des batailles sur le pont d'Arcole. Tandis qu'à Vérone Bonaparte ne cède pas au charme de la cantatrice Grassini qui lui rappelle Désirée, il réalise que la froideur des lettres de Joséphine s'explique par la présence d'un séducteur à ses côtés. Quelle déception pour un « amour sans bornes » !

■ Jean Duporté

Paul de Roux

Au jour le jour 5

Carnets : 2000-2005. Le Bruit du temps, 2014, 221 pages, 15 €.

Il ne se passe apparemment *presque* rien dans la poésie de Paul de

Roux. Mais aux heures creuses, en période de mortes-eaux, ce *presque* peut s'avérer aussi précieux qu'une planche de salut. On qualifie volontiers De Roux de poète du quotidien – et comment ne pas l'être? Le quotidien est une donnée fondamentale de notre humanité; chez De Roux, il n'est jamais décevant. Le chiffonnier est une figure du poète baudelairien; De Roux s'apparenterait davantage au chasseur de cristaux. La moraine à ses pieds est comme un livre ouvert; il y trouve un trésor. Le poète aurait-il eu vent d'un secret? Mais alors c'est d'un secret qui n'est si bien caché que parce qu'il s'étale aux yeux de tous: « C'est là, c'est ce qui est là. » Il suffit de regarder: « L'inspiration est peut-être une forme supérieure de l'attention. » La « vive teinte rouge brique » d'une bicoque de chantier, les métamorphoses de la brume, un tableau du musée du Louvre (où De Roux se promène comme dans sa campagne) – tout fait événement, et requiert d'être consigné sur-le-champ, avec les moyens du bord, sous la forme d'une note brève ou d'un poème (qui vient parfois spontanément). Sachant bien sûr que « tout restera toujours à voir », que tout est tous les jours à recommencer: « Pour habiter sa maison, il devait la reconstruire chaque matin. » C'est surtout cet effort *au jour le jour* pour remonter la pente, pour voir ou plutôt *entrevoir* ce qui ne se dévoile qu'à la *dérobée*, qui rend si poignants ces carnets. De Roux n'est pas un voleur de feu. Son aventure paraît plus modeste, plus humble – on est pourtant ici au cœur de la poésie. Et rien ne semble plus vital et néces-

saire que cette aventure à « l'époque du plus grand matérialisme », une époque qui paradoxalement est celle de la dématérialisation, de la perte de contact avec le réel, assombri, escamoté par tant de fausses paroles.

■ Franck Adani

Stefan Zweig, Klaus Mann
Correspondance
1925-1941

Éd. établie et annotée par
Dominique Laure Miermont.
Trad. de l'allemand et
préfacé par Corinna Gepner.
Phébus, 2014, 195 pages, 17 €.

Deux écrivains donc, l'un internationalement connu, l'autre au début de sa carrière. Entre eux: la jeunesse. Non celle qui ferait de Klaus Mann un admirateur docile, mais la jeunesse allemande dont, en 1930, Zweig comprend la *radicalisation* et le vote en faveur d'Hitler, contre les lenteurs de la politique. Révulsé, Mann répond par un texte (publié dès 1931 et repris ici à la fin de l'ouvrage) et des lettres où il s'emploie à réveiller la conscience de son aîné avec une fermeté, une clairvoyance précoce qui laissent stupéfait. La correspondance entre les deux écrivains se poursuit néanmoins. Sous le signe de ce qui les unit (amour de la *chose littéraire*, intérêt mutuel pour leurs œuvres). De ce qui les sépare: la manière de résister au nazisme et à l'élimination des intellectuels. Que Mann se rallie à l'émigration, et Zweig la refuse d'abord fermement, adoptant une

position attentiste. Que Mann coédite une revue qui se veut un forum de la jeunesse européenne, et l'Autrichien promet sa participation, puis se désiste en invoquant l'*agressivité* des articles et l'*obstination silencieuse* à laquelle il décide de se tenir, réclamant également une réunion plus vaste des écrivains. Autres rendez-vous ratés. Ainsi en ira-t-il jusqu'à ce que leurs désespoirs se rejoignent dans la décision du suicide à quelques années d'intervalle. Si l'on connaissait certaines lettres (dix-sept sont inédites), il est passionnant de (re)lire les termes et l'évolution du débat – souvent mené par le cadet –, d'autant que celui-ci est éclairé par de précieuses notes au terme de chaque lettre, et complété par la notice nécrologique que Mann consacra à Zweig sans renoncer à fustiger, même en cette circonstance, son excès de tolérance comme les dangers du désir de tout comprendre. Autant de textes qui obligent à récuser les clichés réduisant Mann à un certain dandysme, et qui invitent à revenir vers d'autres de ses écrits sur la barbarie, la mort de la civilisation. Sujet qu'il est, en tout temps, profitable de méditer.

■ Marie Goudot

Benoît Chantre

Péguy point final

Éd. du Félin, 2014, 146 pages, 19 €.

Charles Coutel

Petite vie de Charles Péguy

DDB, 2013, 167 pages, 10 €.

La commémoration de la mort au champ d'honneur, en septembre 1914, de Charles Péguy est l'occasion de nombreuses manifestations et parutions qui bien souvent mettent l'accent sur la dimension historique voire patriotique de l'écrivain-poète. C'est une approche toute différente qu'a choisie Benoît Chantre dans ce livre qui réunit quatre études constituées par une lecture serrée de textes de Péguy moins souvent commentés (*Notre patrie*, *Véronique*) et revient sur le rapport fait d'admiration puis de déception avec Jaurès, modèle peu à peu désintégré dans les méandres boueuses de la politique parlementaire. Chantre montre combien il est nécessaire de partir du « point final » que fut le départ assumé pour la guerre du soldat Péguy pour remonter à l'origine de l'écriture et de la pensée de l'histoire comme dépassement de l'héroïsme en sainteté. Il s'agit moins d'exalter la figure du héros que de retracer comment la célèbre écriture de Péguy, faite de reprises et de répétitions, figure l'ascension de l'homme vers son point de fuite, celui de la grâce et de la sainteté. Le héros et le saint, le temporel figuré dans l'éternel, la race inséparable de la grâce sont autant de doublets que l'auteur s'efforce de mettre au jour non seulement dans le texte de Péguy mais d'un même mouvement dans son écriture singulière. Remonter en amont de l'itinéraire strictement biographique de Péguy, à travers une lecture dépassionnée de son œuvre, permet ainsi de redécouvrir les intuitions qu'il ne cessera de méditer, sur l'ouverture de l'his-

toire à une promesse d'action pour et par le peuple, sur la portée mystique de toute politique, enfin, sur l'incarnation toujours possible de l'éternel dans le temporel. Signalons aussi *Petite vie de Charles Péguy*, où Charles Coustel propose une présentation très pédagogique des grandes étapes qui ont scandé la vie de Péguy, l'enfance à Orléans, le grand chantier des *Cahiers de la quinzaine* entrepris à son arrivée à Paris puis la grande méditation poétique autour des pèlerinages à Notre-Dame de Chartres.

■ Brice de Villers

ART

Jean-Luc Marion

Courbet ou la peinture à l'œil

Flammarion, 2014, 230 pages, 23 €.

« Il y a trop longtemps que les peintres, mes contemporains, *font de l'art à l'idée* et d'après des cartons », écrit Gustave Courbet (1819-1877). Il a trente ans. Il n'est pas encore enfermé dans le vocable de réalisme dont il dira lui-même qu'il lui a été imposé. Peindre à l'idée, c'est peindre à partir de schémas pré-établis, à partir d'une vision dictée de l'extérieur. Que faire ? Il faut peindre à *vue*. Le philosophe Jean-Luc Marion note ce propos à mi-parcours d'un livre sur Courbet où affleure une amitié, si l'on peut parler ainsi d'un vivant

et d'un homme disparu depuis plus d'un siècle. Il s'en explique dans l'avant-propos. Son père est né à quelques encablures d'Ornans, la ville natale du peintre. Il a passé ses étés à arpenter les paysages de Courbet. Avant de voir ce dernier, il a vu le pays. Il se figurait son compatriote « en peintre sinon mineur, du moins local ». Il lui a fallu quarante ans pour comprendre que Courbet n'a « rien d'un peintre de second rayon ». Que nous dit Courbet de la relation entre le peintre et le monde ? Qu'a-t-il en partage avec un autre solitaire dans le paysage, son cadet de vingt ans, Cézanne ? Qu'est-ce que peindre à vue, peindre à l'œil (d'où le sous-titre du livre) plutôt qu'à la théorie ? Ce qui fait la singularité de Courbet puis de Cézanne, et ce qui fait d'eux l'exception, c'est l'acceptation de ce qui se produit en peignant, de la transformation de la vue que l'acte de peindre provoque, et de l'apparition de l'in-vu, de ce qui n'est pas visible du fait de la seule vision, lorsque l'artiste travaille à son tableau. Au début, Jean-Luc Marion s'excuse de sortir de son champ de compétence, avec un peu de coquetterie car on s'aperçoit qu'il pratique aisément les codes de l'histoire de l'art. L'essentiel heureusement n'est pas là, mais dans le regard patient et compréhensif qui lui permet, et nous permet, d'accéder à la recherche de « la vérité en peinture » dont parle Cézanne, cette quête énigmatique qui a tant fait gloser et qui devient limpide sous sa plume.

■ Laurent Wolf

Olivier Widmaier Picasso

Picasso

Portrait intime. Albin Michel/Arte éditions, 2013, 320 pages, 35 €.

Lorsqu'on prend ce livre en main, on peut le feuilleter comme un livre d'art. Les œuvres de Picasso, des- sins, peintures, sculptures, connues ou méconnues, sont bien là, magni- fiquement reproduites et mises en page avec goût. Mais bien vite, le livre d'art se fait album de famille, avec de nombreuses photogra- phies de la vie du peintre mêlées à ses œuvres. Photos d'art, signées des plus grands, David Douglas Duncan, Edward Quinn, André Villers, Lucien Clergue, Man Ray, Michel Sima, Robert Capa... L'au- teur a regroupé cet ensemble très riche autour de quelques thèmes: Picasso et les femmes, Picasso et la politique, Picasso et la famille, Picasso et l'argent, Picasso et la mort, Picasso et l'éternité, et c'est sur l'image d'un Picasso « sacré diable » qu'il ferme son ouvrage. Grâce à l'habile contrepoint qu'il a voulu composer entre l'œuvre et la vie de l'artiste, Olivier Widmaier Picasso a réussi à dessiner un « por- trait intime » de son illustre grand- père. « Voilà, au fond, pourquoi j'ai décidé d'écrire ce livre: aller à la rencontre de ce grand-père que j'ai si peu connu ». Il n'a pas ménagé sa peine, interrogeant de multiples écrits, mais aussi et surtout nombre de celles et ceux qui ont été, d'une manière ou d'une autre, témoins de sa vie. C'est là le fil conducteur de ce magnifique et attachant ouvrage. Loin des questions esthétiques, des conflits décole ou des jugements passionnels, ce livre respire la frai-

cheur de qui a cherché simplement à découvrir qui fut Pablo Picasso et a rencontré, a feuilleté le livre de sa vie, « ses interrogations, ses peurs, ses regrets, mais aussi ses certitudes, ses engagements, son audace unique, sa fidélité, ses infi- délités, ses bonheurs et parfois ses disputes et ses colères. Avec cette insolence d'une remise en question permanente et d'un travail ininter- rompu ».

■ Philippe Charru

HISTOIRE

Hélène Dumas

Le génocide au village

Le massacre des Tutsi au Rwanda. Seuil, 2014, 364 pages, 23 €.

Le génocide à la loupe: Hélène Dumas présente une monogra- phie sur une commune et en son sein un secteur pour aller à la découverte de ce qui s'est réelle- ment passé au Rwanda. Dix ans d'un travail d'enquête sur le ter- rain pour reconstituer la trame des événements avant, pendant et après le génocide. Le paysage où les traces disparaissent, les survi- vants (un tiers des Tutsi – il y eut trois à quatre mille morts sur une commune de 50 000 habitants) et leurs voisins, les accusés du haut en bas de la chaîne traduits devant une justice populaire « sur le pré » (« Gacaca » signifie gazon) qui a

siégé un jour par semaine pendant dix ans jusqu'en 2012. L'auteur a suivi trente-six de ces procès prolongés par des entretiens en amont et en aval. Les résultats sont surprenants : s'il y a bien eu des « meneurs », « l'autonomie des exécutants » est renversante. La froideur (apparente) de ses constatations sur l'abyssale cruauté ordinaire fait peur : le « mystère de la vicinalité » reste entier. Le génocide commis par le voisin se prolonge encore aujourd'hui dans une série d'actes criminels mineurs qui contredit le mythe de la réconciliation nationale. Il n'y a pas eu de « grands » et de « petits » tueurs selon l'auteur : tous coupables. À l'instar d'Hélène Dumas, chercheur à l'École des Hautes Études en sciences sociales (EHESS), une nouvelle génération de chercheurs interdisciplinaires hors de toute idéologie ou parti-pris commence ainsi vingt ans après à nous faire entrer dans une nouvelle intelligence historique du génocide rwandais.

■ Dominique Decherf

André Loez

Les 100 mots de la Grande Guerre

PUF, 2013, 128 pages, 9 €.

**Stéphane Audoin-Rouzeau,
Jean-Jacques Becker**

Encyclopédie de la Grande Guerre

1914-1918. *Histoire et culture.*
Bayard, 2014 [1^{ère} édition 2004],
1342 pages, 29 €.

Après le fracas des armes, le fracas des mots. Depuis plus de dix ans une polémique oppose les historiens de la Grande Guerre autour du concept central de consentement. Comment et pourquoi plusieurs millions d'hommes ont-ils accepté de subir pendant quatre ans l'une des épreuves les plus terribles que la civilisation industrielle ait jamais offert à vivre ? Telle fut la question à l'origine de la dispute. Rien de mieux pour la comprendre que deux dictionnaires qui permettent, par ailleurs, de faire le point sur tous les enjeux de la Première Guerre mondiale. Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, dans leur encyclopédie qui vient d'être rééditée, sont convaincus que les Français résistèrent à la poussée allemande grâce à leur patriotisme construit patiemment par l'école et l'armée républicaines. En revanche André Loez, un jeune historien, dans le sillage d'Antoine Prost, de Frédéric Rousseau ou encore de Rémy Cazals, a remis fortement en cause cette thèse. Spécialiste des mutins, Loez explique la ténacité de l'armée française par la contrainte sociale qui reposait sur toute une génération. Se battre était non seulement un impératif imposé par la société, le village, la famille, mais aussi la preuve la plus tangible de la virilité et l'acte le plus fort d'adhésion au groupe combattant. À notre sens, cette polémique fut largement dramatisée pour des raisons académiques car il est bien évident qu'au front il y avait des soldats au patriotisme très structuré et d'autres qui combattaient par esprit moutonnier. En même temps, cette dispute est assez révélatrice de

notre époque post-nationale, où la mort au combat est de moins en moins pensée comme un acte d'héroïsme, et de plus en plus comme une marque d'aliénation. Il n'est pas sûr que les poilus eussent imaginé un jour cette épitaphe.

■ Matthieu Lahaye

Iradj Amini

Napoléon et la Perse

Le Félin, 2013, 256 pages, 22 €.

C'est aux études apparemment périphériques que l'on doit souvent de jeter un nouvel éclairage sur des sujets connus. Iradj Amini, en se plongeant dans les Archives des affaires étrangères françaises, montre ainsi que la Perse fut un objectif non négligeable dans la stratégie globale développée par celui qui se rêvait en maître incontesté de l'Europe : Napoléon. La Perse, stabilisée politiquement par Fath-Ali Shah au début du XIX^e siècle, était un royaume stratégique, susceptible de menacer à la fois les Indes, cœur de l'Empire britannique, et de s'attaquer à l'autre ennemi européen de Napoléon : la Russie. Durant deux années (1806-1808), grâce à l'intelligence et au dévouement du personnel diplomatique français, Napoléon sut tenir la Perse dans son orbite. Les récits des ambassades françaises et perses qui illustrent la démonstration de l'auteur, nouvelles lettres persanes, étonnent et éclairent sur les perceptions réciproques de l'Orient et de l'Occident. Mais les impératifs stratégiques européens furent toujours

prépondérants. La paix signée avec le Tsar en 1808 éloigna Napoléon du royaume perse qu'il avait peut-être souhaité conquérir dès sa campagne en Égypte, désirant plus que tout mettre ses pas dans ceux de celui qu'il espérait sans doute égaler : Alexandre. Mais là comme sur le continent, la victoire anglaise fut totale et dès 1809 les envoyés de sa Majesté britannique reprirent leurs intenses tractations pour s'attacher la Perse. Saluons donc la réédition de ce livre qui allie la clarté avec l'intelligence et qui vient compléter un ouvrage de 1904 écrit par Édouard Driault, *La politique orientale de Napoléon*.

■ Matthieu Lahaye

SCIENCE

Thomas Lepeltier

La face cachée de l'Univers

Seuil, 2014, 256 pages, 20 €.

Thomas Lepeltier est historien et philosophe des sciences. Son dernier livre, consacré à l'histoire de la cosmologie moderne, montre comment la théorie du Big Bang s'est imposée au XX^e siècle, en partie grâce à un *a priori* favorable de la communauté des cosmologistes pour elle. Apparue dans les années 1930, suite à la découverte de l'expansion de l'univers, cette théorie est rapidement concurrencée par une autre théorie, dite « de

l'état stationnaire » : pour ceux qui défendent cette dernière, le modèle du Big Bang envisage un état initial de l'univers qui échappe complètement à l'investigation scientifique. À l'opposé, ils supposent donc que la densité de l'univers reste globalement stable, et que son expansion est compensée par une création permanente de matière. Chacune des théories conduit à un ensemble de prévisions, et les résultats empiriques sont, dans l'ensemble, en faveur de la théorie du Big Bang. Mais, selon T. Lepeltier, la victoire de la théorie du Big Bang tient d'abord à un *a priori* philosophique pour elle, qui évite l'idée d'une création permanente de matière. De plus, l'auteur fait remarquer que la théorie du Big Bang fait naître divers problèmes non résolus aujourd'hui (comme l'explication de l'homogénéité de l'univers, ou encore de sa platitude), et qu'elle ne prévoit pas l'accélération constatée de l'expansion, découverte dans les années 1990, contrairement à la théorie de l'état stationnaire!

■ Joël Dolbeault

PHILOSOPHIE

Oliver Sacks

L'odeur du si bémol

L'univers des hallucinations.

Trad. de l'anglais par Christian Cler. Seuil, 2014, 353 pages, 24 €.

L'hallucination est une sorte d'hybride mental. D'un côté, elle

s'impose à notre esprit avec autant de force que la perception, dont elle emprunte les mécanismes cérébraux. De l'autre, elle est aussi dépourvue de cause extérieure que l'imagination. Dans son dernier livre, le célèbre neurologue britannique Oliver Sacks nous révèle de nombreux aspects insolites de ce phénomène fascinant, à travers une collection de récits d'expériences hallucinatoires et de l'impact qu'elles ont sur la vie concrète des personnes y sont sujettes. Nous apprenons par exemple que l'absence de stimuli visuels, sonores ou olfactifs produit dans 10 à 20 % des cas des compensations hallucinatoires, dont les patients n'osent le plus souvent pas parler de peur de paraître fous. Des drogues hallucinogènes comme le LSD, dont l'auteur a fait lui-même l'expérience dans sa jeunesse, peuvent provoquer des associations sensorielles étranges, comme « l'odeur du si bémol grave » ou « le son du vert ». L'épilepsie, la migraine, le manque d'oxygène dans le cerveau dû à un arrêt cardiaque, mais aussi la stimulation électrique du cortex peuvent provoquer une expérience de décorporation, où l'esprit semble flotter au-dessus du corps. L'auteur propose à titre d'hypothèse de voir dans ce type d'hallucinations l'origine de croyances religieuses comme l'immatérialité de l'âme.

■ Philippe Ribéreau-Gayon

Jieun Shin

**Le flâneur
postmoderne**

Entre solitude et être-ensemble.
CNRS Éditions, 2014,
266 pages, 25 €.

C'est un livre de très belle venue que publie Jieun Shin, sociologue chargée de recherches à l'Université de Pusan (Corée du Sud). Son propos est tout entier attentif à rendre raison des traits singuliers de la modernité et de la postmodernité. Se référant à M. Maffesoli, qui préface l'ouvrage, l'auteure pratique avec virtuosité une « sociologie littéraire » : « Construire une approche sociologique à partir de l'aspect esthétique de la vie sociale permet de dépasser les limites du positivisme, d'envisager la réalité sociale, sensible, avec un autre savoir, qui s'appuie sur la littérature comme véritable indicateur de la sensibilité d'une époque. » Est convoquée une rhapsodie de noms propres, écrivains et personnages, philosophes – Kipling et *Le chat qui s'en va tout seul*, Melville et *Bartleby*, Joyce et *Bloom*, Camus et *Meursault*, Kundera, Walser, Baudelaire, Nietzsche, Simmel, Benjamin, Deleuze, pour n'en citer que très peu – afin de décrire et déchiffrer l'*ethos* postmoderne. À distance d'un héroïsme de la volonté, se dessine une figure d'humanité aimant « la solitude dans la foule » autant que le « tribalisme » affinitaire, ultra disponible à la « vie en tant que telle », obstinée dans sa résistance aux contraintes et son refus de la docilité. J. Shin déve-

loppe tout cela avec une grande finesse, repasse parfois, avec un regard autre, par les mêmes cases, nous entraînant dans une démarche au total très convaincante.

■ Gildas Labey

Pierre Manent

**Montaigne,
la vie sans loi**

Flammarion, 2014, 370 pages, 22 €.

En esquissant un fort intéressant parallèle entre trois démarches, celle de Luther et de Calvin, celle de Machiavel et celle de Montaigne, Pierre Manent dessine un chemin de pensée s'adressant respectivement à celui qui est enclin à la pitié, à celui qui a de l'ambition et, enfin, à l'homme « ordinaire », celui qui, précise l'auteur, ne serait pas plus platonicien qu'aristotélien ou chrétien. C'est le souci de combler la distance entre la parole et l'action qui sous-tend la pensée de ces quatre immenses figures. Il est étonnant que P. Manent évoque souvent Pascal, dont le fameux pari aurait sans doute fait fuir Montaigne et dont il rappelle que pour lui, le mal fait tout simplement partie de la nature humaine, sans faire intervenir la division ontologique brandie par un Pascal ou par un Rousseau. L'auteur souligne d'ailleurs de nombreux désaccords entre Montaigne et la religion chrétienne. Chemin faisant, il semble parfois prendre plaisir à brouiller notre lecture de Montaigne pour mieux débrouiller la

sienne. Il n'empêche qu'il éclaire bien des côtés de Montaigne que Montaigne lui-même prend soin de laisser dans l'ombre. Son projet est, semble-t-il, de réussir à caractériser une humanité qui ne serait ni païenne ni chrétienne, nonobstant les risques qu'il encourt de la part des autorités de son temps et qui expliquent aisément certains des méandres de l'expression de sa pensée. Ce que propose Montaigne est une nouvelle cartographie de l'homme, lequel, d'agent qu'il était, devient sujet, nous montre P. Manent. Ce sont ainsi les bases de notre modernité qui se dessinent chez Montaigne et l'ont fait traverser les siècles avec un égal bonheur. L'auteur démontre ainsi une fois de plus à quel point Montaigne nous concerne.

■ Ivan P. Kamenarović

Mondher Kilani

Pour un universalisme critique

Essai d'anthropologie du contemporain. La Découverte, 2014, 384 pages, 25 €.

Quelles formes l'universalisme peut-il prendre dans un monde pluriel? Celle de l'universalisme abstrait? Celle d'un combat entre des forces qui sont en compétition pour la suprématie? Ou celle d'une conversation où chacun se trouve engagé, élabore sa propre voix tout en reconnaissant celle des autres? Dans cet ouvrage programmatique et heuristique, inscrit dans une

perspective comparative, l'anthropologue Mondher Kilani opte pour la troisième voie, celle d'un universalisme critique qui conduit l'anthropologue lui-même à assumer l'universalisme au nom duquel il construit son discours. À partir de cette option épistémologique, Kilani déploie une anthropologie du contemporain, c'est-à-dire des « singularités qui participent d'un même temps partagé », en cinq types de raison – civile et religieuse, identitaire, sacrificielle, génocidaire, anthropologique – qui sont autant de parties du livre. De ce livre ambitieux, critique et stimulant retenons la récusation qu'opère Kilani de la conception de la religion comme fait social total et sa défense de la religion comme mode d'action davantage que comme adhésion à un contenu. L'auteur rejette l'emploi de la religion comme « catégorie autoritaire de l'interprétation de l'autre » et le présupposé d'universalité qui la fonde. Refusant de confondre religion et culture, il invite nos sociétés à s'interroger sur la place que la religion occupe dans l'imaginaire de la culture contemporaine. Il suggère d'en finir avec cette catégorie « qui ne possède ni la spécificité, ni l'homogénéité, ni l'universalité suffisantes pour ordonner notre compréhension du monde et de la culture » et d'adopter une « définition minimale de la religion », comme un « sous-système culturel parmi d'autres ». En un temps de retour du religieux, où tout tend à devenir religieux, une telle approche est salutaire.

■ Aurore Dumont

Luc Ferry, Alain Finkielkraut,
René Girard, Fabrice Hadjadj,
Lucien Jerphagnon

Regards sur notre temps

*Entretiens avec Anne Christine
Fournier.* Mame, 2013,
158 pages, 17 €.

Anne Christine Fournier poursuit la publication de ses entretiens filmés avec des intellectuels français qui acceptent de parler, avec les mots de tout le monde, sur les grandes questions qui tracassent tout le monde et que le temps ne cesse de raviver. Avec eux, la philosophie redevient ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être depuis l'antiquité: elle a le goût de la vie, elle est d'abord recherche de sagesse, de savoir-faire et de savoir être. Ici, on n'est pas d'abord en quête de sérénité intérieure. On cherche à se situer dans une époque marquée notamment par la globalisation, la technocratie et de nouvelles formes de violence religieuse. Tous les intervenants ne se réclament pas du christianisme, mais ils s'en font une haute idée, qui devrait inquiéter certaines bonnes consciences. On sait gré aux trois ténors qui font les beaux jours de nos magazines d'emprunter avec autant d'aisance les chemins de la simplicité. On appréciera de découvrir, si on ne les connaissait déjà, la fougue de Fabrice Hadjadj en quête d'une humanité à hauteur de sa vocation divine; et les lumières de Lucien Jerphagnon, qui nous a quittés depuis, sur la naissance et le devenir du christianisme.

■ Dominique Salin

Marc Augé

Une ethnologie de soi

Seuil, Librairie du XXI^e siècle,
2014, 150 pages, 16 €.

Promenade en compagnie de Marc Augé. Bonne, très bonne compagnie. Ni surplomb, ni technicité du propos; une complicité avec le lecteur discrète et non dénuée d'humour, un ton de conversation en somme qui nous reconduit vers les classiques. Le thème central est celui de l'âge. Que nous soyons à cet égard désinvoltes (plus ou moins faussement) ou inquiets, il nous rattrape inévitablement. Marc Augé en dévoile les pièges dûment posés par la société, multipliés par le regard des proches, compliqués parfois de nos propres ruses, et révèle toute l'ambiguïté de cette expérience humaine essentielle, « lieu complexe et contradictoire ». Nous sommes l'âge que nous avons et ne le sommes pas du tout, ni par la conscience que nous avons du temps, ni par la façon dont nous recomposons notre passé, nous interrogeons sur nous-mêmes, qui nous sommes et ce que nous sommes. Cette intense activité de conscience qui épouse le temps, accueille ses surprises, qui navigue entre les ombres du souvenir, la fugacité du présent, les projections d'avenir tant qu'elles sont possibles est une création continue de soi où chacun est à la fois spectateur, sourcier et sculpteur. Au centre, l'énigme que chacun est pour soi et l'existence pour tous. Cette plongée nous entraîne assez loin des évidences de l'âge,

fausses évidences, pourtant iné-
luctables. Elles valent bien que l'on
s'arrête sur des expressions telles
que « l'âge venant », ou « faire son
âge », sur la prétendue sagesse de la
vieillesse, sur les fameuses classes
d'âge, sur ce qui est visé dans les
journaux intimes ou les autobio-
graphies, sur ce qui fait qu'un
film nous paraisse avoir vieilli, ou
encore sur ce sentiment du temps
passé qu'est la nostalgie. Ajoutons
que la compagnie de Marc Augé
est aussi celle de ses lectures, et que
l'on croise, chemin faisant, aussi
bien Sénèque que Jean-Jacques
Rousseau, Stefan Zweig, Michel
Leiris, Benjamin, Simone de Beau-
voir et bien d'autres encore. L'âge
et l'art d'y songer sans s'y enfermer,
avec une sérénité qui sonne juste.

■ Française le Corre

SOCIÉTÉ

Bertrand Badie

Le temps des humiliés

*Pathologie des relations
internationales.* Odile Jacob,
2014, 252 pages, 24,90 €.

Jusqu'au XIX^e, les guerres étaient
jolies, si l'on peut dire. Dans l'Eu-
rope westphalienne, elles se prati-
quaient sinon entre gentilshommes,
du moins entre égaux. Elles se
concluaient par des traités de paix
où le vaincu céda quelques terri-
toires et places fortes, en attendant

de les reprendre. Avec la Révolution
française et les Lumières, est appa-
rue la notion de « guerre juste » et
l'implication de l'ensemble du corps
social dans les affrontements. La
guerre est devenue « totale » et a
impliqué l'abaissement du vaincu.
À l'humiliation prussienne à Iéna
en 1806, a répondu, en 1871, la
création de l'empire allemand dans
la galerie des glaces de Versailles,
humiliation française... qui a pous-
sé Clemenceau à humilier l'Alle-
magne en 1918 à Versailles... ce qui
a fait le lit de Hitler, etc. Un siècle
et demi de revanches en est résulté.
Depuis 1989, c'est la Russie qui a
été la victime des vexations consé-
cutives à la chute de l'URSS. Tenue
en lisière du G7, « dépossédée de
son rôle de cogérant du monde »,
elle conduit une diplomatie tour à
tour en quête d'intégration ou des-
tinée à contester l'ordre mondial
bâti sans elle. Humilié par le coup
d'État occidental contre son pre-
mier ministre Mossadegh en 1953,
l'Iran ne veut pas abandonner son
programme nucléaire. La Chine
se souviendra longtemps du sac
de son Palais d'été et la Turquie ne
pardonnera pas les admonestations
européennes contre la répression
des manifestants de la place Tack-
sim. « Le système international est
irrigué par l'humiliation » et glisse
inexorablement des quarantaines
infligées aux États « voyous », à
l'islamophobie et même à « l'altero-
phobie ». La solution ? À la suite de
Kant, l'auteur pense que « la paix n'a
jamais été aussi dépendante du pro-
grès du respect » et dénombre trois
composantes pour une politique
étrangère ainsi refondée : cesser de
considérer l'autre pays comme un

adversaire, mais « lui parler, l'admettre, l'inclure » ; dépasser les vues militaro-stratégiques et travailler à l'intégration économique et sociale de 7 milliards de laissés pour compte ; débarrasser le multilatéralisme des relents de Guerre froide qui l'imprègnent encore. Objectif : une paix partagée.

■ Alain Faujas

Jean-Pierre Cabestan

Le système politique chinois

Un nouvel équilibre autoritaire.
Presses de Sciences Po, 2014,
706 pages, 24 €.

Jean-Yves Carfantan

Le défi chinois

Les nouvelles stratégies d'un géant.
Seuil, 2014, 282 pages, 20 €.

Ces deux ouvrages éclairent chacun un aspect complémentaire de la politique chinoise. D'un côté (Cabestan) il s'agit d'analyser minutieusement le fonctionnement du Parti communiste chinois, son poids dans la direction de l'économie, ses atouts et ses dérives corruptrices, face à des forces montantes, encore jugulées, d'ordre associatif ou religieux. D'un autre côté (Carfantan) il s'agit d'examiner le phénomène le plus spectaculaire – sinon le plus essentiel – de la politique extérieure chinoise, sa coopération avec les pays du Tiers-Monde, en vue d'assurer son approvisionnement idoine en matières premières. Comme dans un cours pour élèves de sciences politiques,

le premier ouvrage détaille les institutions et les pouvoirs, le centralisme politique et la décentralisation administrative, les normes étatiques connues qui cachent celles du Parti communiste chinois, les vaines tentatives pour réformer l'organisation politique du pays en allégeant le « quatrième niveau » de l'organisation politique chinoise, celui des communes. En revanche, le second ouvrage, écrit d'une plume plus alerte, esquisse les effets économiques de cette recherche désespérée dans tous les pays possibles de fournitures de base, qui fait prévaloir la sécurité des approvisionnements sur la rentabilité immédiate. De cette politique chinoise, il détaille les effets positifs sur les pays riches en ressources minières et pétrolières – est spectaculaire le cas de l'Angola devenu, grâce à la Chine, le second fournisseur pétrolier de l'Asie. Ne sont pas ignorés ses effets contraignants sur le reste du monde du fait de la hausse du prix des matières premières, son corollaire politique de plus en plus ferme, d'abord sur les pays de l'Asie du Sud, puis sur les autres pays du monde, ce qui provoque des replis nationalistes pour tenter de sauvegarder des miettes d'indépendance énergétique. (Le développement américain du pétrole et du gaz de schiste s'inscrit parfaitement dans cette logique.) Face à cette politique qui bouleverse les relations internationales, l'auteur en appelle finalement à « une gestion apaisée des ressources de la terre » pariant sur la bonne volonté chinoise. C'est un pari raisonnable, mais risqué.

■ Étienne Perrot

Semaines sociales de France

Réinventer le travail

Bayard, 2014, 268 pages, 23 €.

Excellent reflet des réflexions produites à l'occasion de la 88^e session (du 22 au 24 novembre 2013) des Semaines Sociales de France sur le thème du travail. Que la qualité du travail ne puisse se réduire aux chiffres fournis par les économistes, les sociologues et les anthropologues, cela va de soi. S'il ne s'agissait que de cela, cet ouvrage n'aurait qu'un petit intérêt. S'y ajoute l'approche de l'économie sociale et solidaire, parfaitement traitée par Elena Lasida, qui fait mentir la disjonction habituelle chez les économistes depuis John-Stuart Mill (à l'économie la science de la production efficace, à la politique inspirée par la morale l'art de la répartition des pouvoirs et des richesses). Au-delà de ces idées désormais acquises, le plus passionnant ici est la confrontation d'hommes et de femmes de terrain. Exposés, tables-rondes, questions posées par des participants répartis entre Lille, Lyon et Paris, tout cela échappe au cant hypocrite des intellectuels qui « se penchent » sur la question sociale. L'honnêteté des débats où s'entrecroisent des syndicalistes de tous bords, des politiques, des représentants patronaux, des chercheurs en sciences sociales, illustre cette pensée inversée du Président Mao : « Des millions de chômeurs, c'est une statistique, un chômeur, c'est un drame. »

■ Étienne Perrot

Frédéric Lambert (dir)

Prières et propagandes

Études sur la prière dans les arènes publiques, suivi du *Livre I de La prière*, de Marcel Mauss.
Hermann, 2014, 453 pages, 26 €.

Marcel Mauss, dans sa thèse soutenue en 1909, définissait la prière comme un phénomène social. Il voulait dire que ce geste individuel de recueillement et d'intériorité ne prend sens qu'en raison de rituels et de croyances partagés. Se fondant sur l'analyse comparative de diverses pratiques religieuses, il affirmait que l'efficacité de la prière tient aux relais médiatiques qui permettent de propager son message dans l'espace public. Les auteurs de ce livre se placent sous cette autorité, donnant à voir beaucoup d'usages fortement médiatisés de la prière. Ce fut, pendant le premier conflit mondial, le recours à des images pieuses pour susciter le soutien à l'effort de guerre. Ce fut aussi la publication du recueillement qui suivit les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis. C'est le recours à la prière dans les moments forts des manifestations de la place Tahrir au Caire. Ce sont les prières de rue qui font comprendre qu'il n'y a pas suffisamment de mosquée. Certains de ces usages ne sont bien sûr que des replis défensifs. C'est le cas des manifestations nationalistes que propose le Réseau Évangélique Suisse, dans une vision quelque peu étroite de l'entre-soi. Ces occurrences ne sont pas rares (Roumanie,

Amérique latine ou Sénégal). Mais ce n'est pas le tout. Il faut constater que dans nos contextes de vie marqués par l'accélération du temps, par l'intensification de brouhaha et de bruits, les espaces de recueillement et de silence ont une aura renouvelée. Le succès d'un film comme *Le Grand silence* impressionne. S'y ajoutent tous les outils qu'Internet rend accessibles et qui affinent le regard sur le patrimoine religieux. Et il ne faut pas oublier le travail d'artistes contemporains. Complété par la première partie de la thèse de Mauss, le livre ne manque pas d'intérêt. On peut s'étonner cependant que les universitaires épris d'interdisciplinarité qui l'ont écrit en restent trop souvent à des définitions vraiment minimales de ce qu'implique la croyance ou la foi.

■ Pascale Gruson

Laurent Ulrich

L'espérance ne déçoit pas

Un évêque face à la sécularisation et au monde de l'économie. Avec A. Deleu, T. Lebrun, H. Madelin et D. Reynié. Bayard, 2014, 292 pages, 16 €.

Touchant les problèmes de société, le témoignage d'un évêque provoque toujours une suspicion, mêlée de fascination... surtout quand il s'agit de l'archevêque de Lille, responsable de la Commission financière de la Conférence des évêques de France. Deux

thèmes, essentiels l'un et l'autre, sont abordés dans cet ouvrage: d'une part la culture individualiste exacerbée par les nouveaux moyens de communication, d'autre part la domination financière de l'économie. La lecture de l'ouvrage lève en partie l'hypothèque. Mgr Ulrich n'ésquive aucun problème difficile, parfois douloureux pour l'Église (son engagement dans le domaine bioéthique sur fond de scandale pédophile où elle ne s'est guère comportée autrement que les autres institutions, sa défense de la famille au moment où celle-ci tremble sur ses bases traditionnelles, son mode de gouvernement clérical, son langage daté, à la limite de l'inaudible). L'évêque aborde toutes ces questions dans l'esprit du dernier Concile où il voit l'inscription sociale de la philosophie de Blondel et de la spiritualité jésuite qui ont marqué sa formation. Les contre-points apportés par les quatre observateurs bien choisis ne sont pas des faire-valoir; ils contribuent à ancrer le débat dans la logique de Vatican II (liberté religieuse, bien argumentée par Henri Madelin, famille défendue par Alain Deleu de la CFTC, désarmement patrimonial et culturel épinglé par Dominique Reynié, développement humain mis en musique par Thérèse Lebrun). L'honnêteté du propos ne suffira sans doute pas à faire disparaître toute suspicion. Et cela pour une raison foncière: sans avoir lu Simone Weil, le lecteur qui regarde l'Église de l'extérieur pressent que toute pensée officielle (Simone Weil visait

explicitement celle des partis politiques, mais elle en attribuait l'archétype à l'Église) a quelque chose de contraint et de contraignant pour les consciences. De plus, Mgr Ulrich donne la fâcheuse impression que, moyennant un effort de communication et d'adaptation, l'Église pourrait être admise de plain-pied dans le débat public contemporain. C'est oublier que l'espérance n'est pas simplement « le sentiment qui fait apercevoir comme possible la réalisation de ce que l'on désire ». L'espérance est toujours l'expérience de la liberté d'un autre, ce qui ne va jamais sans le risque d'une douloureuse désillusion.

■ Julio Schumacher

Laurence Kahn

Le psychanalyste apathique et le patient post-moderne

L'Olivier, Penser/Rêver,
192 pages, 18 €.

Le titre est alléchant, suggestif et le lecteur, intéressé et surpris se précipite quitte à être un peu désorienté. Dans cet essai percutant, Laurence Kahn dénonce une nette tendance de la psychanalyse la mettant en danger dans ce qui fait sa force et son tranchant. Le plus grave, le fait que l'ennemi se situe en son sein puisque ce sont des psychanalystes qui en changent sa spécificité. C'est depuis les années 1920, après le voyage de Freud aux États-Unis, que le ver s'est mis dans le fruit pour envahir désormais une part importante de la pensée

et de la pratique psychanalytique. Selon l'auteur, « l'affect est en passe de devenir la devise d'une pratique qui se veut gouvernée par la sensibilité ». L'accent est mis alors sur la relation duelle analyste/analysant, sur les ressorts de cette communication interpersonnelle, sur la symétrie des places au détriment du savoir théorique de l'analyste et d'une déformation du sens du contre-transfert. En privilégiant l'empathie et la « consensualité », en omettant le travail sur le contenu latent des rêves, en laissant dans l'ombre la division fondamentale du sujet et le rôle de l'inconscient, les praticiens font de la cure psychanalytique une « conversation libre » axée sur la relation thérapeute/patient où le tiers que garantit la pensée théorique et la « froideur » de l'analyste disparaît (ce livre fait de ce point de vue irrésistiblement penser à la série télévisée américaine *In treatment* qui illustre cette déviation de la psychanalyse et au livre très subtil que lui a consacré Clotilde Leguil dans lequel elle analyse les échecs du Dr Weston : *In treatment, lost in therapy*, PUF, recensé dans *Études* en octobre 2013). Ces psychanalystes réaliseraient ainsi la crainte exprimée à juste titre par Freud « d'améliorer l'analyse, de lui arracher ses crocs à venin et de la rendre plus agréable aux malades ». Un regret : la lecture de cet ouvrage reste ardue faute de posséder la culture philosophique et psychanalytique de l'auteur, et ce malgré les notes qu'elle a pris soin de rédiger.

■ Cécile Sales

QUESTIONS RELIGIEUSES

Mireille Hadas-Label

Une histoire du Messie

Albin Michel, 2014,
304 pages, 19,5 €.

Dans cet ouvrage pédagogique, Mireille Hadas-Label, spécialiste bien connue du judaïsme antique, notamment dans ses relations avec Rome, fait le point sur la question souvent fort embrouillée du Messie. Qu'est-ce qu'un Messie? Quand apparaît-il dans les textes juifs? Quelles sont les différentes formes que prend au cours de l'histoire la croyance en sa venue? L'approche est méthodique: partir des premières mentions du terme dans le corpus biblique et suivre ses apparitions jusque dans l'époque contemporaine. L'importance du livre de Daniel pour comprendre la postérité de la notion de « fils de l'homme » est bien relevée: il sera utile sur ce point de comparer avec la lecture de cette trajectoire qu'a récemment proposée Daniel Boyarin (*Le Christ Juif*, Cerf, voir la recension dans *Études* en octobre 2013): ils se rejoignent tous deux sur la grande place de cette conception « messianique » particulière au tournant de notre ère: « D'abord figure collective "du peuple des saints du Très-Haut", donc d'Israël, le "fils d'homme" devint une figure individuelle salvatrice qui se superposa à celle du

"fils de David". » Même convergence pour évoquer la présence, minime mais réelle, du thème du Messie souffrant. Dans l'ensemble, sur toutes les questions très disputées aujourd'hui, la position de l'auteur est informée et prudente. Une des vertus du livre est le fait qu'il donne à entendre de nombreux extraits de tous les textes discutés en les accompagnant d'une lecture très claire qui les met bien en situation. Sur la datation des passages du Talmud, l'auteur se montre à juste titre précautionneuse même si certaines formulations semblent faire droit au « mythe de Yavné », soit à l'existence d'un « concile » juif tenu à Yavné après 70, thèse qui est aujourd'hui fortement remise en question. Yavné (ainsi que la place de Yohanan ben Zak-kai) est plutôt le nom de code de l'ensemble des décisions prises par les rabbins entre 70 et 200. En bref, une lecture très complète et accessible d'un thème particulièrement difficile et dont on louera l'équilibre et l'exhaustivité.

■ Marc Rastoin

Jean-Pierre Torrell

Pour nous les hommes et pour notre salut

Jésus notre Rédemption.

Cerf, 2014, 364 pages, 19 €.

Voici un livre important sur la rédemption, écrit par un représentant autorisé de l'École thomiste. Il allie une compétence hors pair du dossier à une expression simple et

claire, qui met à la disposition du grand public un exposé sans ambiguïté des textes de saint Thomas: l'auteur interprète la doctrine; puis, après avoir pris ses distances avec les « avatars » qui ont encombré dans les Temps modernes ce chapitre central du christianisme, il relit et confronte les mots employés par le docteur angélique aux expressions scripturaires de la rédemption, selon une interprétation qui redonne toute sa priorité au mouvement descendant de la médiation christique, celui qui vient de Dieu, premier initiateur et réalisateur (cause efficiente) de notre salut. L'auteur n'oublie pas pour autant le mouvement ascendant qui s'exprime par l'œuvre de l'humanité du Christ à travers le mérite, la satisfaction, entendue comme réparation d'amour et non comme compensation en justice, le sacrifice et le rachat. Il privilégie le mérite, c'est-à-dire la liberté du Christ qui aime son Père infiniment plus que ne l'ont offensé tous les péchés du genre humain. Le Christ n'est donc pas mort, parce que condamné par un Dieu vengeur au nom d'une justice abstraite; il nous sauve, par toute sa vie, sa mort et sa résurrection, au cœur de la solidarité exemplaire établie entre la tête et les membres du Corps mystique. On nous permettra de regretter seulement l'absence de toute mention du P. Yves de Montcheuil, qui fut l'un des premiers au XX^e siècle à développer cette doctrine en s'appuyant sur saint Thomas. Ce renouveau de la théologie de la rédemption a eu beaucoup de mal à « percer » au XX^e siècle. On ne peut que se

réjouir grandement de la voir aujourd'hui canonisée avec l'autorité même de St Thomas, en espérant qu'elle ne sera plus jamais « mise sous le boisseau ».

■ Bernard Sesboué

Étienne Grieu

« J'ai besoin de toi pour découvrir que Dieu, c'est vrai »

Salvator, 2013, 127 pages, 12,9 €.

Ce petit ouvrage stimulant d'Étienne Grieu, enseignant au Centre Sèvres – Facultés Jésuites de Paris, s'inscrit dans le sillage de *Diaconia 2013 Servons la fraternité*. Reconnaisant la Bonne Nouvelle qu'a été *Diaconia*, l'auteur veut offrir aux chrétiens des éléments pour se laisser travailler par cette expérience dans laquelle l'Église s'est engagée aux côtés des pauvres et a vécu à la suite du Christ-Serviteur. Ce livre d'accès facile s'ouvre par un chapitre dans lequel É. Grieu relit l'événement ecclésial vécu à Lourdes en mai 2013. Il s'arrête spécialement sur la joie expérimentée dans la fraternité avec des personnes en précarité. D'où vient cette joie? À quels déplacements cet événement invite-t-il l'Église de France? Pour éclairer ces questions, l'auteur propose cinq chapitres s'inspirant des prédications qu'il a données à l'église Saint Ignace lors du Carême 2013. Il y souligne la centralité de la fraternité pour la communauté chrétienne. Sa réflexion nourrie de la lecture des Écritures lève le voile sur la profondeur de l'expérience

théologique à laquelle initient la rencontre et l'alliance avec les plus pauvres. Le chapitre sur les fruits de *Diaconia* fourmille d'initiatives possibles pour que les communautés chrétiennes et chaque baptisé puissent redécouvrir la fraternité comme un lieu de grâce où Dieu se donne, et qu'ainsi se réveillent dans l'Église bien des charismes non sollicités. L'ultime chapitre est une adresse directe au lecteur : É. Griey invite celui qui veut aller plus loin dans une vie diaconale, à faire un exercice spirituel pour « enraceriner son désir de fraternité dans ses meilleures terres ».

■ Laure Blanchon

Matthieu Rougé
L'Église n'a pas dit son dernier mot

Petit traité d'antidéfaitisme catholique. Laffont, 2014, 264 pages, 19,50 €.

Les grandes manifestations de 2013 contre le « mariage pour tous » ont remis au premier plan la question de l'engagement des catholiques dans la cité. Beaucoup ont été surpris de découvrir que non seulement les catholiques existaient encore, mais qu'ils pensaient avoir quelque chose d'important à dire sur le bien commun. D'un autre côté, l'échec apparent du mouvement a pu alimenter un certain défaitisme voire catastrophisme chez certains catholiques. Le Père Matthieu Rougé qui fut plusieurs années responsable du Service Pastoral d'Études Politiques à Paris (2005-2013), est bien qualifié pour se pencher sur la

situation de l'Église en France. Le propos est ample et offre en réalité une vraie vision de théologie politique équilibrée pour penser la présence et l'action des catholiques ici et maintenant. Nulle résignation, nulle timidité mais un engagement libre et joyeux, franc et raisonnable, dans le débat public. Entrant en débat avec nombre de penseurs contemporains toujours bien cités, l'auteur s'élève avec force contre les prophètes de malheur et invite les catholiques à une lecture lucide et pleine d'espérance des signes des temps. Fuyant la langue de bois ecclésiale tout en recherchant toujours la communion, ce livre vivant, rempli d'exemples concrets, riche en formules ciselées, montre quel chemin de témoignage s'ouvre aux chrétiens dans la société française contemporaine. Non seulement l'équilibre théologique, solidement enraciné dans l'Écriture, est remarquable mais en plus c'est bien écrit !

■ Marc Rastoin

Adrien Candiard
En finir avec la tolérance ?

Différences religieuses et rêve andalou. PUF, 2014, 92 pages, 12 €.

L'Andalousie médiévale sert souvent de référence pour fonder l'idéal du dialogue entre les trois religions monothéistes. Mais cette image n'est-elle pas largement « mythique » ? Adrien Candiard montre que le philosophe Averroès, figure emblématique de Cordoue, ne saurait être tenu pour un défenseur de la tolérance religieuse.

L'appel au « mythe andalou » risque en outre de cautionner, à l'époque moderne, un « affaiblissement des vérités religieuses » : la tolérance deviendrait un alibi pour contourner les discussions de fond entre croyants. En réalité, si l'Andalousie médiévale est pour nous d'une grande portée, c'est justement par sa conviction qu'il faut prendre au sérieux la question de la vérité en matière religieuse. Cette conviction fut aussi celle de Thomas d'Aquin qui, précisément, lisait et discutait des penseurs musulmans comme Averroès et des théologiens juifs comme Maïmonide. Des hommes tels que Ibn Hazm (du côté de l'islam) et Raymond Lulle (du côté chrétien) témoignent en tout cas de tentatives pour allier la défense de leurs propres doctrines avec le respect des autres croyants. Ce petit livre, bien informé et très suggestif, rappelle opportunément que l'acceptation des différences religieuses ne doit pas empêcher, partout où cela est possible, de débattre entre croyants sur les sujets les plus fondamentaux.

■ Michel Fédou

Éric Rommeluère
**Se soucier
du monde**

Trois méditations sur le bouddhisme et la morale. Almora, 2014,
95 pages, 12,50 €.

À travers trois « méditations » – « La possibilité d'un monde » (sur la signification du langage), « Un agir infini » (sur le sens du terme *karma*) et « L'exigence morale » –

Éric Rommeluère élabore une réponse bouddhique à une question éminemment « morale » : « Que faire et pourquoi le faire ? » Dans sa réflexion il s'inspire du bouddhisme du Mahayana ou « Voie de la Grandeur » – bon exemple de l'effort qui a été fait pour actualiser la traduction de certains termes bouddhiques. Ce choix de réfléchir sur la morale bouddhique à la lumière des enseignements de la Grandeur est intéressant car elle est plus souvent associée à la forme du bouddhisme qui se fonde sur l'ancien canon *pāli*. L'auteur puise donc dans les textes de la Grandeur, ainsi que dans les réflexions des spécialistes du monde bouddhiste anglophone (peu connu en France), pour montrer que « le souci du monde » est un autre nom de la véritable morale bouddhiste, celle que vivent les bodhisattvas, par exemple, qui agissent auprès des êtres souffrants de la façon qu'ils jugent efficace sans se soucier des règles établies. Ce faisant, Éric Rommeluère nous plonge au cœur de la pensée bouddhique sur l'agir humain. Les lecteurs y découvriront de nombreuses expressions, parfois surprenantes – « théologie bouddhiste contemporaine », par exemple, ou « la présence » qui « nous est donnée comme un mystère originaire qui échappe à toute emprise » – et toutes sont expliquées avec clarté. L'auteur, enseignant bouddhiste formé dans la tradition zen, est un excellent guide pour tous ceux qui veulent aller au-delà des idées reçues concernant le bouddhisme et ses exigences.

■ Dennis Gira

Sylvie Germain, Elena Lasida,
Anne Lécu, Véronique Margron,
Nathalie Sarthou-Lajus

Cinq éloges de l'épreuve

Albin Michel, 2014,
160 pages, 15 €.

Ne vous est-il pas arrivé de trouver bien tristes les éloges de la sagesse qui pullulent étalés dans nos librairies? Glacés comme le papier des magazines qui en font leurs choux gras, ils refroidissent l'élan véritable qui permet de vivre quand l'existence sort de son train-train ou accable pour de bon. Les cinq éloges de l'épreuve prononcés ici feront-ils dresser les cheveux sur la tête à ceux pour qui vivre se confond avec la recherche de sécurité, le risque zéro, voire, *horresco referens*, ceux pour qui vivre ne peut être que comme la quête du bonheur? Audacieuse, la proposition est pourtant offerte avec douceur mais non sans conviction. Cinq auteures, expertes en

diverses disciplines, cinq femmes invitées au cours du Carême 2014 à l'ambon de la cathédrale de Metz bousculent nos évidences parce qu'elles se sont frayé un chemin dans l'épreuve ou l'ont accompagnée. Soulever la chape du rêve d'une existence sans défaut et à l'abri sans que l'œil soit fasciné par le tragique ni que la voix s'élève en pure incantation stérile n'était pas tâche aisée. Il faut saluer ce livre choral qui entonne chacun son chant dans sa tessiture propre: éloge abrahamique du départ et de la rupture, danse suppliante en route vers le tragique, larme consolatrice, solitude éprouvante du désir au bord d'éclorre, manque prometteur d'avenir. Ce livre, d'écriture pentatonique, ne manquera pas de faire du bien et de réveiller, à l'ombre de la parole de Dieu qui le traverse, la passion de vivre qui ne peut laisser salutairement invulnérable.

■ Patrick Goujon



Retrouvez les recensions sur www.revue-etudes.com
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

- Les théories du genre et les catholiques
- Le tsunami numérique
- Philippe Jaccottet